

Vers un dictionnaire plus proche du réel?

Bernard Dupriez

Volume 45, numéro 2 (260), mai 2003

Dico dico par-ci, dico dico par-là

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33056ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dupriez, B. (2003). Vers un dictionnaire plus proche du réel? *Liberté*, 45(2), 82–101.

Vers un dictionnaire plus proche du réel ?

Bernard Dupriez

Les manuscrits de dictionnaires ont un grand avantage : les éditeurs, qui savent que le public en est friand, les reçoivent plus facilement que les romans, et surtout que les recueils de poèmes ; presque aussi volontiers que les livres de cuisine ! La raison en est simple : chacun trouve dans ce type d'ouvrage, en quelques secondes, des réponses à ses propres questions. Au lieu de devoir suivre patiemment la pensée d'un autre, loin de devoir s'imprégner d'un univers hétérogène, le lecteur peut se mettre aux commandes et, par le biais de la langue, système général de mots et de pensée, accessible à tous (en principe), il se dirige sans ambages vers ses propres centres d'intérêt. Le dictionnaire est encore le plus commode des ouvrages de consultation.

Évidemment, personne ne s'amuse à lire un dictionnaire de bout en bout. La matière est dispersée mot à mot, dans le désordre alphabétique. La question à poser, c'est « d'où vient l'autorité d'un dictionnaire » ; la valeur ne vient pas seulement de la forme. Celui que l'on ouvre est-il complet et exact ? L'habitude est de lui faire confiance, un peu comme le malade qui se fie à son médecin, et sans doute pour la même raison : si on y a recours, si l'on prend cette peine, c'est parce qu'il n'y a pas moyen de faire autrement.

Alors, c'est lui (le corps médical, le dictionnaire) ou rien. On y va avec les yeux fermés de la confiance totale.

Pourtant le contenu, la valeur du contenu, tout est là. Brièveté, efficacité, c'est sans doute appréciable mais le contenu ? Quelle garantie peut-on avoir d'y trouver tous les termes requis (ou, dans la médecine officielle, les remèdes adéquats aux souffrances personnelles du moment) ? Comment savoir si les définitions imprimées sont celles qui devraient convenir ici et maintenant, pour nous, dans le texte que nous cherchons à produire ? On ne doit pas croire que la quantité garantisse la qualité. Sans doute, plus il y a de mots, plus on a de chances de trouver celui qu'on veut ; mais le choix du mot dépend des définitions. Et les définitions, d'où viennent-elles ? Que valent-elles ? Littré a publié son ouvrage en 1871. Saviez-vous que les dictionnaires se recopient l'un l'autre à tour de bras, ce qui les fait remonter au siècle de Louis XIV, sinon plus haut ? Et que l'un des mieux connus parmi les plus actuels (pour ne pas le nommer), s'est constamment inspiré d'un ouvrage *de langue anglaise* ? Et vous aurez observé, en outre, que la circularité (« former : assurer une formation » ; « formation : action de former ») n'est pas toujours évitée. Pour un dictionnaire, la valeur est tout entière dans les définitions, mais celles-ci impliquent un discours culturel fondamental, qui peut varier.

Le sens vient prendre place dans les définitions

Le problème du sens doit être posé ici d'une manière moderne, en tenant compte de Lacan et de la sémiologie, et pas seulement des épistémologies antérieures, notamment de la logique aristotélicienne, repensée par la tradition musulmane, puis par la scolastique, ni dans leur dernier

avatar, le scientisme, qui se répand de plus en plus dans le monde parce qu'il est véhiculé par l'appareil de production commercial propagé par le colonialisme puis par la mondialisation. Le scientisme a quelque chose de naïf. Un vrai savant s'interroge sur la nature de la science. Comment articuler le sens et le réel ? Le dictionnaire lui non plus ne peut se permettre l'économie d'une épistémologie, au moins implicite, puisque les mots qu'il assemble n'auraient rien à faire dans ses colonnes s'ils ne véhiculaient un contenu pour nous, s'ils ne donnaient accès à l'univers et à l'homme, à la femme, à toutes les personnes qui prononcèrent – ou prononceront – tous ces mots. Le problème du sens est lié non seulement aux idées (dont vous croyez peut-être avec Platon qu'elles subsistent quelque part comme des essences éternelles) mais à chacun des lecteurs. Il faudrait faire la phénoménologie du dictionnaire. Et quel scientifique songerait d'ailleurs à nier que l'univers se réduit pour chacun à des phénomènes (même si tous n'ont pas lu Kant) ?

Phénoménologie... Le mot est tiré du grec et pourtant il a quelque chose de barbare ! Rien que son signifiant le classe d'emblée dans ce néo-français des intellos jargonants... – Oui, mais quel mot évocateur ! Son signifiant, sa longueur, sa bizarrerie graphique, ses consonnes sonores suffisent à nous induire en des voies mystérieuses, menant à tout ce qui se cache derrière le tangible, lui-même évanescant mais si solide, si parlant. Ainsi, le contenu des mots peut certes s'analyser comme il le fut dans les grands dictionnaires du passé, ceux qui furent entièrement repensés. Il y a eu comparaison des mots disponibles selon les nuances qu'apportent les choix en contexte ; ou, pour les dictionnaires encyclopédiques, comparaison des qualités des objets les plus proches les uns des autres. Mais ces

contenus, ces éléments de sens, ces distinctions spécifiques n'ont pas de réalité simplement sur le papier. Ils prennent leur valeur et leur importance quand l'individu, le sujet, les introduit dans sa vie. Ils vont former la trame de cette vie qu'il se choisit, jour après jour – et qu'il aurait pu choisir différemment ! Le réel comme phénomène renvoie au *je* comme noumène, l'en soi renvoie au pour soi.

Un des problèmes élémentaires lors de la réédition des dictionnaires est donc la mise à jour de leur nomenclature et de certaines définitions. Les sens nouveaux sont introduits au compte-gouttes, comme s'il fallait freiner l'évolution. De plus, comme vous l'aurez sans doute aussi constaté à maintes reprises, combien les définitions ne sont-elles pas incomplètes et vagues ! Pour les préciser, il faudrait quantité de bons exemples tirés des œuvres les plus représentatives. Plus il y a d'exemples, mieux les nuances espérées par les lecteurs et lectrices seront attestées. Les définitions doivent bien être abstraites, et composées de termes généraux, donc plutôt vagues (homme : animal sociable, raisonnable ; il serait trop particulier d'ajouter : libre, cruel, superstitieux, alors que ces termes semblent bien viser des propriétés humaines). Sans bons exemples, les chances s'amenuisent d'échapper à l'autocensure. On risque de devoir inutilement se dire à soi-même : « Non ! Pas ce mot-là ! Il n'en dit pas tant ». Par ses exemples, le dictionnaire se rapproche de l'encyclopédie, offrant le tour du propriétaire aux usagers de la langue, qui prennent une perspective transversale de la littérature (une partie seulement ; laquelle ? La crème ? pas toujours).

Les nuances de sens viennent avec les citations

Le choix des exemples est capital. Il y a tant d'œuvres essentielles qui ne sont pas citées ! Le *Robert*, par exemple, cite constamment Paul Valéry. Nous avons même assisté – c'était en 1965 – à une sorte d'esclandre, lors d'une réunion de professeurs invités, à Montréal. M. Robert Le Bidois, qui tenait une rubrique de bon français dans le journal *Le Monde*, prit la liberté de se moquer devant deux rédacteurs du *Robert* de leur facilité à citer Valéry à toute occasion. Il alla jusqu'à lancer : « Valéry dit... Valéry dit... Valérydicule ! » Mais il avait compté sans la présence d'un farouche admirateur de M. Teste, qui avait de la répartie : « Si Valérydicule, Lebidoint dans l'œil ! »

Le choix des exemples permet de toucher (du doigt !) le nœud sensible de la composition d'un dictionnaire : le contenu est dans les définitions, sans doute, mais elles restent floues, surtout si elles ont été recopiées ailleurs. Le concret, le juteux d'un dictionnaire est dans la masse des extraits, derniers témoins d'un état de culture : Valéry, reflet d'un académisme ouvert, ironique, poétique... Par là cette tranche de culture peut tenter de se maintenir, pour quelques décennies, tant que le vent ne l'emportera pas aux oubliettes, à moins qu'il ne lui arrive d'être propulsée sur le devant de la scène, où les auteurs cités viendront alors faire figure de classiques. Aviez-vous observé qu'en matière de politique culturelle (et linguistique), tout dépendait, non pas du passé révolu, mais d'un avenir entrevu et mouvant, d'où les changements de cap ?

Chaque savant en est réduit à refaire le parcours. Il doit assurer sa propre saisie conceptuelle, refaire de l'observation, reprendre la comparaison des termes spécialisés. Même les vocables courants fluctuent. Voyez le *Dictionnaire*

des mots contemporains de P. Gilbert. En relevant l'évolution des acceptions, il obtient du même coup un tableau évolutif de la pensée et des valeurs successives depuis un demi-siècle. Le côté insaisissable du concept vient de sa nature individuelle et collective, qui le fait sans cesse réapparaître mais adapté aux besoins nouveaux.

Le sens évolue plus que les mots

Il faut refaire régulièrement les dictionnaires. Ce n'est pas un vain mot de dire que les langues évoluent. Il est certes rare qu'un terme défini (la vedette, qui figure en gras, en début de paragraphe) soit nouveau, totalement inconnu. Ce qui est en émergence, ce sont plus souvent les « acceptions » (sens particulier en contexte) ; mais comme elles sont nouvelles, elles vont devoir être devinées, rien que par leur emploi dans les exemples cités. Ne sont-elles pas déjà là, plus ou moins visibles, dans l'air du temps, qui se hume dans le réel environnant, au hasard des publications qui nous tombent dans l'œil (ou sous les yeux) ? Les changements sont irréversibles mais ils passent presque inaperçus, tellement les contextes sont prégnants. Exemple : le mot *collaborateur*, devenu péjoratif durant la guerre de 39-45, disparaît pendant quelques années au profit de « participant », « membre de l'équipe » (*one of the team*). *Camarade* aussi avait pris tout un temps des effets par évocation particuliers au marxisme ; (le « camarade ministre » écrivait-on officiellement, au Zaïre, dans les débuts de Mobutu) ou encore *compagnon*, sous le régime Pétain, dans une optique réactionnaire, qui fut vite oubliée, ce qui a permis à *compagnon* de reprendre du service comme masculin de *compagne* dans le contexte des relations de couple non ritualisées, depuis les années 70. Pour suivre les péripéties des succès des formes lexicales à

travers leurs différentes acceptions, rien n'a encore remplacé le F. E. W. (*Französisches Etymologische Wörterbuch de von Wartburg* ; 42 fascicules, 2 750 pages). Cet ouvrage monumental s'étend du haut Moyen Âge aux années 50, faisant le portrait historique de nombreux mots latins, avec leurs transformations et leurs sens dialectaux ; ceci donne le portrait de la langue mais aussi des us et coutumes d'une partie de l'Europe avec cette érudition hallucinante dont les Allemands (et les moines) ont eu autrefois le secret, sans ordinateur.

Haute surveillance

Mais les particularités locales ont une courte vie. Richelieu unifia les variétés du français de France en inventant l'Académie (1636). Si l'on se limite aux dictionnaires de celle-ci en y ajoutant seulement *Littré*, *Larousse*, *Robert*, on a un vocabulaire classique restreint de bonne compagnie – mais n'est-ce pas se ranger sous la bannière un peu ridicule de cet humaniste italien, le cardinal Bempo, qui se targuait de n'employer que les mots de Cicéron, et encore : dans le même sens que lui ! La papauté a tout de même ajouté *avio*, *avionis*, et autres téléphones, dans son dictionnaire latin. Condamner les acceptions qui n'ont pas trouvé grâce aux yeux de nos principaux ouvrages de référence, dont le nombre de pages est limité et l'étendue des sources parcimonieuse, c'est figer le français dans un classicisme à peine évolutif. Par exemple, du seul fait que le *Petit Robert* ne contient pas l'adjectif *autodidactique*, combien d'universitaires croient devoir parler de « cours *autodidacte* », comme si c'était le cours qui apprenait. Prendre les dictionnaires comme des limites infranchissables, c'est mettre la langue sur un lit de Procuste. Cela ne veut pas dire qu'on ait le droit d'inventer des mots sans nécessité, mais il faut savoir

quelles sont les limites des dictionnaires dont on se sert. Le dictionnaire est un recueil de modèles ; comme tel, il est insurpassable, et pédagogiquement il sera toujours com-mode. Mais l'attitude révérencielle qu'il suscite est un abus de facilité : il faudrait reconnaître que la norme, pour le vocabulaire (comme en tous domaines) a besoin de réévaluations constantes.

Il faut aussi que l'ordre règne, bien entendu, et que n'importe quel mot ne puisse pas vouloir dire n'importe quoi (schtroumpf !). Pour cela, dans les domaines professionnels, il existe des organismes essentiels. L'AFNOR (Agence française de normalisation ; www.afnor.fr/portail.asp) précise les termes techniques et tous les bureaux d'ingénieur peuvent s'aligner. Quant à la masse des locuteurs... Doivent-ils se considérer comme des représentants officiels de l'ordre académique ? Déjà Dumarsais, au début du XVIII^e siècle, prend la défense du parler « vulgaire » avec cette déclaration, qui n'étonne plus aujourd'hui grand monde : « Il se fait plus de figures dans un jour de marché, à la halle, qu'il ne s'en fait en plusieurs jours d'assemblées académiques ».

Or l'écrivain, lui, échappe à nos idées habituelles et simplistes, à nos contraintes pseudo-universitaires, administratives ou guindées. Il ne peut ignorer les niveaux de langue. Ses personnages doivent parler selon leur caractère. Il fait les « fautes » nécessaires et se sert du dictionnaire comme d'un point de repère important mais qui peut se voir dépasser. Les fautes courantes sont aussi pour lui des moyens d'expression. *Felix culpa* !

Encore y a-t-il faute et faute. Il y a un abîme entre la forme mal comprise qui transmet n'importe quoi sauf ce dont on avait l'intention, et l'erreur calculée, voulue,

révélatrice d'une situation, d'un caractère, synthèse inattendue, qui s'impose, comme le vibrant *merdre* du père Ubu (ou les *oufficiers*, du même Alfred Jarry). Cet abîme laisse place à toute une liberté créatrice. Celle-ci n'ignore pas les termes et les acceptions, mais ne se contente pas du contenu des dictionnaires. Quelles connaissances l'écrivain n'attend-il pas du lexicographe ? ! Son point de départ, ce sont tous les mots compris de ses futurs lecteurs, toutes les acceptions de ces mots, leurs connotations...

Pour être utile à l'écrivain, le lexicographe ne peut se contenter du vote de ses collègues en habit vert, ni de feuilleter la concurrence. Comme Pénélope, il lui reste à ourdir une toile qui n'est pas seulement sur le Web et qui est à refaire jour après jour. L'ordinateur peut lui offrir une aide incalculable. Comment recueillir les emplois des mots actuels ?

Toute la langue

Deux étapes : la collecte et le traitement des données. Les glossaires divers sont un bon début, mais peut-être une goutte d'eau dans l'océan. La première tentative globale informatisée remonte à 1957, quand le professeur Paul Imbs ouvre à Nancy avec un Gamma 60 Bull le Trésor de la langue française, financé par le gouvernement de Gaulle, œuvre de salut public. C'est la saisie de tous les ouvrages en langue française des siècles passés, du moment qu'ils ont bénéficié d'une suffisante diffusion : 120 millions de fiches, analyse, nomenclature des termes ayant au moins 100 occurrences... sans compter les termes techniques. Le nombre des vedettes par rapport aux dictionnaires existants va doubler.

Mais les rayons des étagères qui remplissent toutes les caves d'un ancien palais croulent sous la masse. Malgré l'aide reçue de plusieurs équipes de chercheurs, impossible de lire tout ce que la machine entasse, et il faudrait que ce soit bientôt analysé, classé... Des rames de papier photographique dont l'encre jaunit chaque année davantage passent au panier. Il faut jeter pour tenir le cap d'un volume à publier par année (les souscripteurs, dont je fus, attendent impatiemment). Trois volumes, donc trois années pour la seule lettre A !... On renforce les équipes et on écarte la documentation avant même qu'elle ait pu servir. On avait déjà 200 pages de plus au tome 3 qu'aux deux premiers, parce qu'on voulait au moins terminer la lettre A, mais on en a encore ajouté 40 pour avoir ainsi entamé la lettre B. *Ange... Badin* ! Ainsi émerge un chef-d'œuvre qui aurait pu faire 25 volumes, durer un quart de siècle, et que ces efforts redoublés vont ramener à 16 volumes, totalisant 23 000 pages. De ce qui a été jeté par nécessité, toutefois, tout n'est pas perdu. Les données informatisées ont été rachetées par des linguistes de l'Université de Chicago, qui les ont mises à la disposition de tous quoique sur abonnement seulement¹...

Sera-t-il possible d'aller plus loin ? Voici quelques observations et propositions dont bon entendeur pourra tenir compte, car elles décèlent l'un ou l'autre aspect sur lequel travailler, en vue d'améliorer, de fond ou de forme, nos outils à chacun.

On pourrait partir de l'observation suivante. Le mot lexical est vide hors contexte. Comme élément linguistique, il n'existe que collectivement et par convention. Son contenu

¹ Voir www.lib.uchicago.edu/efts/ARTFL/databases/TLF/restricted/search.form.html (consulté le 17 avril 2003).

référentiel survient dans la réalité, quand il apparaît dans un contexte et dans une phrase. Sa densité sémantique et communicative dépend du fait qu'il parvient ou non à jouer pleinement le rôle qu'on attend de lui au moment où il est perçu ou émis. Tout auditoire est partie prenante. La réaction – immédiate, anticipée ou ultérieure – joue un rôle complémentaire incontournable. Le mot restera, et resservira, s'il a *effectué* l'intention, expressive ou autre des deux pôles de la communication, le *je* et le *tu* (ou le *nous* et le *vous*). Ex. : « l'Algérie de Papa » de Charles de Gaulle. (Tout ce qui était un peu vieux jeu et à réviser s'est appelé cette année-là « de papa ».) Le dictionnaire actuel, avec ses sèmes génériques, spécifiques, virtuels, ses classèmes et ses acceptions selon les domaines et champs, à supposer que toutes ces analyses aient été réalisées et pas trop n'importe comment par le lexicologue (et financées par sa maison d'édition, pas trop pressée de mettre sur les tablettes des libraires à grand renfort de pub un produit quelconque), le dictionnaire actuel, donc, est un survol nécessaire mais ne fait que préparer le travail de l'écrivain, ou du sujet parlant. Pourquoi le garde-t-on à portée de la main pour ne le consulter que si rarement sinon parce que l'expérience personnelle est beaucoup plus sûre et plus précise ? Ne faudrait-il pas que chacun élabore sur la base collective sa propre liste et ses propres distinctions définitives ?

La langue de chacun

Ce qui compte, dès lors, c'est l'idiolecte, la langue que chacun se forge pour accéder à la culture commune. En pénétrant par le biais des idiolectes dans la majorité des consciences linguistiques, l'idiome prend pied dans le réel et se gonfle de tous les référents possibles de nos vies particulières. Le dictionnaire conduit à cette réalité et

récioproquement son élaboration en découle. Un lexicologue ne peut que tenter de rendre compte des emplois les plus fréquents, à ses yeux, et les plus cohérents, des vocables : il ne peut tenir compte de tout ce qui a été dit.

Les mots rares, les hapax, les créations, heureuses ou malheureuses, les jeux de mots, les emprunts de toute origine, les erreurs partagées et non identifiées, tout ce qui déborde des listes académiques et n'y pénètre qu'exceptionnellement (il y a des dictionnaires de « mots sauvages »), sans compter les argots, l'urbalecte, le verlan, plus le tchat sur Internet... tout cela, tout ce qui est écarté des bons dictionnaires, risque de disparaître sans laisser de trace, de même que les circonstances de leur parturition, nécessaires à l'établissement de leur signifiante. Oui, quelques lettrés ou passants distraits, mus par la curiosité, exhumeront l'un ou l'autre exemple après bien des années, quand tout ce qui les avait nécessités ou promus ne sera même plus intelligible. Et il y a de la résistance à publiciser un trop grand nombre de mots. La langue officielle tend, comme tout idiome particulier, mais d'autant plus vigoureusement qu'elle est plus étendue, à une économie qui frôle la parcimonie (quelques dizaines de mots par an sont introduits dans le *Nouveau Petit Larousse*, juste pour dire). De toute façon, plus le public s'élargit, plus le noyau commun des éléments disponibles pour communiquer rétrécit. Plus les contextes géographiques et culturels sont étendus, moins ils ont de points communs. Voilà de quoi remettre en selle l'autorité des instances institutionnelles et conservatrices. Mais ce que sera la langue commune de demain n'obéit que partiellement aux professeurs. Il y a des fautes qui ne se corrigeront même plus. La prochaine génération se plaindra du mauvais français de la suivante comme nous avons fait grincer nos aïeux. Tout bouge,

partout, en tous sens, comme dans l'atmosphère, dans la mer, ou dans les étoiles, sans cesse, avec des résultats prévisibles partiellement et irréversibles. Le vrai travail lexicographique sera toujours à recommencer, et par chacun des locuteurs pour son propre compte, car tous pratiquent la langue comme un mouvement approprié à leurs besoins, sans cesse renouvelés.

Comment se grave un mot dans une mémoire autre que celles des machines ? Certes, faire lire ou écrire des machines ne présente d'intérêt que pour résoudre des problèmes pratiques – sans parler du risque de noyer l'individu dans la masse, et de remplacer par des mémoires « vives » les mémoires vivantes, existantes par leur liberté. C'est le vécu, à la mode chez les psychologues, ce qui a été effectué pour soi par des mots, qui les imprime en nous et les fera resservir sans apprentissage artificiel. La pensée, la volonté et l'amour vivent de ces mots pour chacun un jour promus et jamais oubliés. Leurs emplois analogues, parallèles, plus ou moins simultanés, chez nos interlocuteurs, de la part des leurs, après, avant, dans la masse des individus du groupe culturel, et dans les canaux de communication partagés, télé, livres, forment un nuage qui se déplace de manière aussi imprévisible que décisive. Voilà de quoi un dictionnaire du jour devrait offrir l'image fidèle en raccourci.

Une méthode

Or il existe un moyen de départager la norme et la marginalité, de suivre pas à pas les glissements de l'évolution côté forme et côté sens, selon les valeurs reconnues majoritairement ; et même de prévoir cette évolution en dégageant des tendances, tout en distinguant pour chaque occurrence des groupes et sous-groupes, des « strates de

compétence » suivant les clivages décelés. Nous proposons un processus de repérage mesuré de la langue des groupes. La méthode à suivre est explicitée sur le plan théorique dans *Le français enseigné sur mesure*, à paraître aux éditions du Conseil international de la langue française. Les résultats sont déjà utilisés (et peuvent être consultés) dans notre cours de grammaire sur Internet². Au lieu d'imposer, comme on le fait encore trop souvent dans la recherche en éducatrice, une clé unique, professorale, notre logiciel de traitement de réponses à des listes de questions à choix multiple (QCM) introduit comme valeur pour chaque choix proposé (pour chaque distracteur) le niveau moyen des répondants, tout en vérifiant la cohérence des réponses dans leur ensemble. Comme il est possible de réitérer ce processus jusqu'à ce qu'il devienne stable (ce qui demande de 4 à 80 itérations, selon l'hétérogénéité des groupes), on obtient finalement cette quintessence de validation des réponses : la découverte d'une clé de correction tirée du groupe lui-même, et non plus du seul spécialiste, une vérité vérifiée sociologiquement, démocratique en quelque sorte. Curieusement, le groupe est presque toujours d'accord avec le spécialiste, parfois il le corrige en se rapprochant de... l'Académie (par exemple, il épouse le conservatisme de celle-ci dans le féminin des noms de profession). Les discordances se limitent à 20 % des cas environ, habituellement. Bien entendu, un tel programme doit être alimenté par des réponses abondantes à des séries de questionnaires expérimentaux proposés dans plusieurs régions de la francophonie et dans des groupes suffisamment représentatifs. Mais la cohérence et les possibilités d'interprétation des « strates de compétence » superposées (et qui se chevauchent par pays) sont impressionnantes.

² Voir www.cafe.edu, cliquer sur « Le français expliqué » puis sur « Table des matières ».

Les données chiffrées de ces enquêtes sont à la disposition des chercheurs.

La tâche du lexicographe ne se limite plus, dès lors, à recueillir l'opinion des équipes de spécialistes (comme c'est actuellement le cas dans les observatoires du vocabulaire français d'Europe, d'Amérique et d'Afrique). Elle consiste d'abord dans l'établissement de la norme reconnue par le groupe. Cette base collective est évidemment un travail énorme et coûteux en temps et en ressources mais la reconnaissance de la réalité du phénomène dictionnaire, la valeur actuelle des définitions comme de la nomenclature passent par là. Et ce n'est pas tout. Ce n'est même qu'un début. L'équipe de M. Pierre Martel, qui interprète à l'Université de Sherbrooke les données du *Dictionnaire de fréquence des mots du français parlé au Québec* (1992) le sait. Le travail du spécialiste commence avec l'interprétation des indices obtenus. Il s'agit de structurer les concepts de base, d'élaborer les définitions non plus au petit bonheur mais après avoir réfléchi aux classements possibles des termes les uns par rapport aux autres, après avoir fait un choix de concepts définitoires pertinents (au moyen de classèmes, c'est-à-dire de catégories qui rendent possible des sémantèmes génériques formant un système complet et suffisant). Comment faire le choix de ces concepts génériques ?

Malgré la nature intemporelle des idées, il est difficile de nier que les concepts ont une histoire ; ou, que dans la tradition occidentale, elle remonte à Aristote et aux Éléates, et à la Bible, et qu'ils ont passablement évolué, avec la logique moderne, symbolique, mathématique, et la sémiotique. Ici encore, une synthèse, à supposer qu'elle soit possible, est un horizon aussi nécessaire théoriquement

qu'inaccessible pratiquement. Chaque spécialiste n'est-il pas en train de faire et refaire la sienne ? Chargé par la Délégation générale à la langue française de favoriser une entente entre les différents centres de recherche et observatoires du français contemporain, M. Bernard Quemada y a longuement œuvré. Or de toute façon il ne suffira pas d'accorder entre eux les spécialistes (à supposer que ce fût réalisable). Il faudrait, pour rejoindre le public lecteur, se rallier aux catégories de sens les plus répandues dans la masse ; et comme elles divergent (peut-être moins que celles des spécialistes, qui sont plus raffinées), il faut en outre réunir celles sur lesquelles les usagers sont le plus souvent d'accord entre eux (car il faut bien trier). Ici les strates de compétence se montrent d'un apport inappréciable. Certes, l'intervention du lexicographe n'en sera que plus incontournable : il doit interpréter les strates et, pour avoir une chance d'être intelligible, observer certains critères, à commencer par la simplicité et la cohérence. Par exemple *fond* et *forme* sont des classèmes toujours actuels quoique les nouveaux rapports établis (Lacan, Eco, Greimas) entre *signifiant* et *signifié* les subvertissent profondément. *Énonciation*, *langue*, *domaine* et *champ*, *sujet* et *objet*, *activité* et *passivité*, *perception* et *expression*, *formulation*, *inscription*, les notions temporelles, les actions, les opérations, les positions...

L'objectif est, en quelque sorte, de repérer la vie des idées dans les consciences : de l'accessibilité des classements proposés dépend l'accès des usagers aux termes des nomenclatures. De plus, ne faudrait-il pas faire trouver place dans la grille de classement à tous les termes à définir ? Les nomenclatures des dictionnaires personnels réels sont en remaniement permanent. Cette masse devrait être répartie assez régulièrement entre les classèmes

retenus. L'harmonie des listes obtenues est une sorte de confirmation du bon choix pour les classèmes. Par exemple, Sylvain Rheault et moi avons dû refondre par trois fois (ce qui a demandé plus de dix ans) la clé des procédés littéraires, qui est notre petit domaine d'application dans un tel « travail ». Nous sommes arrivés ainsi à ne retenir que 64 classèmes pour 8 000 procédés³. Si l'objectivité des mesures statistiques mentionnées plus haut offre des gages de pertinence « démocratique », ici, la profondeur de la réflexion redonne à l'intuition du spécialiste une importance qu'elle ne pourra jamais perdre.

Ainsi, le dictionnaire réel est une œuvre collective en même temps qu'une activité individuelle, l'une et l'autre sans fin. Cela pourrait devenir l'occupation par excellence d'une majorité de chercheurs, rassemblés par secteur de spécialité, et se maintenant en étroit contact entre eux sur les catégories, mais aussi avec la masse des répondants à leurs expérimentaux. Ceux-ci porteraient de plus en plus, justement, sur les décisions ou propositions concernant les acceptions et les valeurs d'emploi des mots du domaine. La recherche aurait alors ses racines dans l'esprit de tous les usagers. On sait l'effet direct produit par la pensée sur l'action et ses résultats. La production nationale serait naturellement et directement infléchie vers un progrès géré par la masse des utilisateurs. L'université descendrait de son piédestal et les industries sortiraient de leur isolement. Agir et penser en collectivité pourraient ainsi mieux se donner la main, devenir deux démarches mieux conjointes. Inutile de souligner le rôle que pourra jouer la toile Internet dans cette collaboration intense entre tous les locuteurs. Ainsi verrait-on les langues passer de leur inconscient

³ Voir www.cafe.edu, cliquer sur « Clé des procédés littéraires » puis sur « Opérandes » ou « Opérations ».

collectif à un conscient qui rendrait plus périlleux – plus visibles – les glissements de sens, les incohérences, les hypocrisies, malversations et malentendus, nationaux et internationaux, dont témoignent chaque jour la presse et les autres médias. Chacun aurait accès en direct aux dernières mises à jour suite aux emplois effectués de chaque terme...

Son et image

Que d'ouvertures pour cet objet apparemment si bien déterminé depuis des millénaires : le dictionnaire ! Oh, il y aurait encore d'autres directions à explorer... Le réel a tant de faces ! Ce que l'on appelle couramment le réel, n'est-ce pas d'abord ce que les mots ne visent que de loin, et que nous atteignons par les cinq sens ? Pas difficile d'imaginer aujourd'hui un dictionnaire encyclopédique qui donne accès à certains phénomènes directement, dans leur réalité sensible. Déjà, les ludiciels et les banques de données audio et vidéo communiquent par l'image, ou la photographie, ou le film (image en mouvement, bruit), sans compter le dessin, les schémas et les formules symboliques, qui trouvent de plus en plus de place dans les manuels et les dictionnaires. On commence à y accueillir les sons (les intonations, la parole, la présence vocale, mais aussi la chanson, l'opéra, la musique, les rythmes, le tam-tam, les cris d'animaux et les bruits industriels ou domestiques). On parle d'y introduire même des odeurs (mimosa, violette), des goûts (les grands crus, les fromages), et, tant qu'à y être, pourquoi pas des sensations tactiles : le doux et le rude, le désirable et l'effroyable... Elles ne seraient plus seulement visualisées ou dessinées, comme dans les films et la bédé. La technologie rêve de tout numériser.

Droit de parole

Il serait plus avisé de songer à modifier le canal des échanges. Pourquoi se contenter d'une communication de masse, à sens unique ? Elle a été rendue possible par des techniques – l'imprimerie, la photographie, la télévision – qui écrasent le consommateur individuel et le réduisent à la passivité. Or il existe des moyens d'échange de personne à personne sur un pied d'égalité : le téléphone, l'Internet. Il est vrai que, de ce point de vue, le dictionnaire devrait cesser d'être un volume imprimé. Et il faudra éviter que la canalisation d'interactions multiples à l'échelle de la planète ne vienne requérir des mécaniques si coûteuses que leur accès soit réservé lui aussi à une faible partie de la population. Bref, demain comme hier, une petite jaserie (*jasette*, au Québec), entre voisins, vaudra autant sinon mieux que les estrades et les tribunes hypermédiatisées. Cela me fait penser à ces conversations, passées à l'histoire littéraire, de Pascal avec le chevalier de Méré. Celui-ci se vante de lui avoir fait découvrir qu'à côté de son esprit de géomètre, il y avait la conversation des femmes, l'esprit de finesse. C'était au XVII^e siècle. L'échange verbal restera la base de la formation de tout être humain.

Pour un dictionnaire libre

Je crois qu'il appartient à chacune et chacun, à chaque conscience active, de faire, de la naissance à la mort, progressivement, *son* dictionnaire. De quelle manière ? En recueillant les éléments de culture glanés autour d'elle au fil de ses propres expériences. Un dictionnaire réel est la mise en mots, par d'autres et par soi, de ce qui va marquer (et réaliser) une intentionnalité. Par les mots, chacun peut se saisir des significances ; par les phrases, y mettre son ordre ;

place ensuite à tout ce qui s'ensuit : des conceptualisations successives de plus en plus claires, de nouvelles distinctions, des confrontations ponctuelles avec d'autres locuteurs, proches ou éloignés ; la participation occasionnelle à des expérimentations et à des sondages, voire à des votes et à des référendums, de plus en plus précis, circonscrits, locaux, topiques, ville par ville, quartier par quartier, rue par rue. Ce travail, le sujet peut en réaliser la jouissance immédiate, en découvrant, sans devoir s'étendre sur le divan, l'ordre de ses pulsions et de leurs réalisations.

Esquissons, pour conclure, un avenir collectif de l'œuvre expressive qui englobe les savoirs et l'art ; un dictionnaire qui atteindrait un tel point de réalité qu'il englobe l'expression personnelle et littéraire. Cet avenir, pour finir par une jolie métaphore, aurait la forme d'un sein. Il se gonfle, dans le présent partagé, de tout le lait de la signifiante, qui permet aux œuvres de s'élaborer, de s'entendre dire, de se voir lire. Il gagne de proche en proche différentes langues, quittant les voies tracées des commerces et des alignements pédants, guindés. Il exprime ce qui sommeille en chacun et chacune d'unique au monde, la capacité d'exprimer, de créer, librement. Le dictionnaire réel est libre.

Il y a un devenir du mot comme moyen de partage de soi et du monde en un acte durable, quoique passager. Le moi, démontant la transparence phénoménologique de sa situation, fait pleinement jouer la liberté qui est la sienne, qui est lui. Il expose et offre à quelque autre, en un mot, sa capacité d'être. Telle est aujourd'hui ma conception du dictionnaire, à fond et en forme.